

L'ÉGALITÉ

Revue Politique et Littéraire

*Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle
le souci de la sincérité et de la justice. (Cte d'Haussonville)*

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON

Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tél. 35

AVIS PERMANENT

A l'avenir, l'abonnement à l' "ÉGALITÉ" sera renouvelable tous les trois mois au prix-uniforme de 25c. dans tout le Canada, prime comprise. Les abonnés en dehors de St-Jérôme devront joindre à leur demande 5 CENTS pour frais d'expédition de la prime

Au mois, 10 cts par mois; la prime est envoyée avec le reçu du troisième mois.

L'ouvrage que nous donnons en prime se vend 20 et 25 cents en Amérique, chez tous les libraires. Le coût de l'abonnement à la revue se trouve donc entièrement compensé.

JOSEPH E. PARENT

NOTAIRE, COMMISSAIRE DE LA COUR SUPERIEURE

Agent d'Assurances

Prêts d'argent, Maisons et terres à vendre et à louer. Administration de propriétés,

Règlement de successions, etc.

PRES DU MARCHÉ.... ST-JEROME

Imprimerie Commerciale

Nous exécutons rapidement et avec
+ le plus grand soin toutes sortes de
travaux.

LIVRES, BROCHURES,

FACTUMS, JOURNAUX,

BLANCS DE TOUTES ESPÈCES,

Etc., Etc., Etc.

Notre matériel est entièrement neuf

Nos prix sont des plus modérés.

Nous faisons appel à tous ceux qui veulent de belles et bonnes impressions au meilleur marché possible.

J. E. PREVOST FILS,

Rue St-Georges,

ST-JÉRÔME

L'ÉGALITÉ

Revue Politique et Littéraire illustrée.

Editeur-propriétaire : WILFRID GASCON,

Saint-Jérôme (Terrebonne) P. Q.

Prenez note

M. Chs. Desjardins, 206, rue Wolfe, est notre agent-général pour Montréal et la banlieue. Il est autorisé à prendre des abonnements et à en percevoir le prix.

Nos abonnements, dans la ville de Montréal, sont payables mensuellement à notre agent—(10 cents par mois)—ou en bloc par lettre fermée adressée directement à nos bureaux.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande.

Vive l'Amérique !

Il est assez naturel que chacun prêche pour son saint, n'est-ce pas ? Mais, dans l'espèce, nous avons cent raisons plutôt qu'une de souhaiter un triomphe complet pour les Etats-Unis, c'est-à-dire pour l'Amérique.

Cette guerre avec l'Espagne donne à première vue l'idée d'une simple querelle internationale. Il n'en est pas ainsi, dans le fond. C'est le vieux monde, représenté par l'Espagne, avec ses vices, son arrogance, sa morgue hautaine et dédaigneuse envers les nations nouvelles, avec ses injustices, ses hontes, sa tyrannie, tout son passé de despotisme, de cupidité et de cruautés sans nom et sans nombre, qui, par un suprême et dernier effort voudrait atténuer la grandeur du châtimeut que la jeune Amérique se prépare à lui faire subir. Mais l'heure est venue et quelque soit l'héroïsme déployé par l'armée espagnole dans la présente lutte, le dernier coin de terre américaine pressuré par la dernière et la plus décrépite des nations de l'Europe va être enfin relevé de son état d'abjection ; et, tel un jeune arbre dont on aurait de force courbé

la tige et qui, débarrassé des liens qui le retenaient captif, redresse brusquement dans le ciel sa tête altière, ainsi Cuba humiliée et râlante sous l'oppression des capitaineries espagnoles, va d'un vigoureux effort secondé par la grande nation sœur, secouer le joug étranger et tendre les bras à la liberté.

L'Europe comprend parfaitement la signification de la lutte qui s'engage ; et elle nous le fait bien voir. A l'exception de l'Angleterre, tous les pays d'Europe ont montré par le ton désobligeant de leurs journaux le dépit qu'ils conçoivent de la supériorité morale et matérielle des Etats-Unis. Cette supériorité morale et matérielle des Américains nous a été déjà démontrée de toute évidence par les faits. Avec des moyens honnêtes et francs, les Américains ont pu tout de même infliger une première et terrible leçon à leurs adversaires ; et autant les Américains se sont jusqu'ici montrés chevaleresques, généreux, autant les Espagnols ont été traîtres, déloyaux et féroces.

Désespérant de vaincre les soldats américains dans son combat loyal, on tente d'empoisonner des camps entiers, comme à Atlanta, en déposant des paquets de coton absorbant saturés d'arsenic aux endroits où les troupes s'approvisionnent d'eau potable. Ailleurs, c'est un vaisseau espagnol qui hisse le drapeau blanc devant un navire américain et qui, traitreusement, fait feu sur l'embarcation portant l'escouade des marins américains envoyée pour prendre possession du vaisseau capturé,—il va sans dire que la trahison a aussitôt reçu son châtimeut. D'autres fois, ce sont des Espagnols qui doivent la vie à l'humanité de l'amiral Dewey, et à qui pour prouver leur reconnaissance ils indiquent une étroite passe où les navires américains, assurés qu'ils ne courront aucun danger de se heurter à quelque mine sous-marine. Les officiers de la flotte qui savent à peu près à quoi s'en tenir sur la loyauté espagnole font examiner la passe qu'on trouve pavée de mines. Ou encore, c'est la garnison de Cavite qui, après avoir demandé grâce aux Américains, s'esquive avec armes et bagages, malgré la parole d'honneur des officiers espagnols de rendre leurs armes

pour avoir la vie sauve et la liberté que les Américains tenaient entre leurs mains.

Du côté de ceux-ci, l'amiral Dewey ne permet point à ses vaisseaux de répondre au feu provocateur des batteries placées en face de Manille, dans la crainte de porter la dévastation et la mort au milieu de la ville populeuse. Après le combat, l'amiral américain débarque un détachement de marine pour protéger les blessés espagnols logés dans l'hôpital militaire de Cavite, contre la fureur des indigènes insurgés, puis fait charger les malheureux sur les vaisseaux espagnols capturés et ordonne qu'on les dirige sur Manille pour y être déposés et soignés. Quant aux morts, ces affreux Américains protestants les inhumant avec respect, et font même venir un prêtre catholique pour réciter sur les corps les prières de l'Eglise.

Et pour se faire une idée exacte de la valeur morale des deux nations est-il besoin de rappeler la façon dont ont été traités par le peuple dans les deux pays leurs représentants respectifs ? Voyez le général Woodford insulté, lapidé par la populace en Espagne, tandis que Barnabe traverse tranquillement les Etats-Unis en wagon spécial. Et avant lui, ce Dupuy de Lome obligé de démissionner pour avoir insulté le président de la République, est-il seulement molesté à son départ ? Il s'enfuit honteux, humilié par le froid et méprisant silence de la nation outragée dans son chef. Si le général Woodford, l'ambassadeur américain à Madrid, avait écrit contre la régence la moitié des injures que l'ambassadeur espagnol a adressées à M. McKinley, le général ne serait certainement pas sorti avec tous ses membres du royaume d'Espagne, s'il faut en juger par la façon dont on l'a escorté jusqu'à la frontière.

Nous passons par-dessus l'assassinat en pleine paix de tout l'équipage du malheureux vaisseau " Le Maine. "

Et c'est quand tous ces faits viennent à l'appui de tant d'autres que l'histoire nous a conservés pour établir le caractère déstable des Espagnols que la *Verite*, l'abrutie, vient nous dire entre deux patenôtres que " l'Espagne, sous le rapport des mœurs, est infiniment supé-

rieure aux Etats-Unis, et que c'est en Espagne que la *vraie* foi s'est conservée dans sa plus grande pureté. " Pour ce qui est la république américaine (où l'ardipel a vu le jour), elle est affligée, rumine le saint homme, " d'un gouvernement de sauvages " !

Nous ne savons pourquoi, d'ailleurs, toute la bonne presse universelle s'entend pour pousser la religion dans cette bagarre. A lire la *Croix*, la *Verite*, le *Tristuvien* et le menu fretin de sacristie, on dirait vraiment que c'est le catholicisme et le protestantisme qui sont aux prises ; que cette guerre hispano-américaine est une vraie guerre religieuse et rien autre.

Petits rageurs insensés, pour l'honneur de l'Eglise que vous compromettez, n'amenez donc pas le débat sur ce terrain. Malgré soi, sachez-le, on fera la comparaison entre le pays qui n'a pas de religion d'Etat, mais qui accorde à tous la liberté religieuse, et la terre par excellence de l'intolérance, de la persécution, de la torture et des auto-da-fe. Et dites, l'Espagne pourra-t-elle soutenir triomphalement la comparaison ?

Non ; pour notre part, nous ne voyons dans cette guerre malheureuse que la lutte de deux civilisations : celle du nouveau monde où les nations sont maîtresses de leurs propres destinées et celle de l'ancien où trop de peuples sont restés plongés dans les vices du régime despotique des vieilles monarchies.

Le peuple espagnol n'est pas son maître ; il est encore dominé ; on l'a depuis des siècles tenu systématiquement dans l'ignorance et l'abjection pour mieux le mener, l'exploiter, et aussi pour le conduire plus sûrement à la ruine. Qu'il ouvre les yeux et regarde autour de lui. A-t-il marché avec les autres peuples ? Il s'est laissé distancer et il est devenu aujourd'hui un sujet de pitié pour tout l'univers.

Mais il y a de la sève encore dans ce peuple, et il ne faut pas désespérer d'une nation dont les marins préfèrent mourir au fond des mers plutôt que de subir l'affront de manger à la gamelle des prisonniers de guerre.

C'est pourquoi, si nous souhaitons que les
(Suite à la 6e page)

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

L'avare a soin de cacher mon premier,
La femme a soin de cacher mon dernier,
Chacun se cache en voyant mon entier.

ENIGME

Je suis un noir enfant d'un père radieux :
Sans ailes je m'élève et je touche à la nue ;
Sans motif de chagrin je fais pleurer les yeux.
A peine me voit-on que je suis disparu.

Us et coutumes du bon pays de France

XIX

Paris !

Il nous faudrait ébaucher des volumes pour décrire Paris, cette merveille de la civilisation moderne. Au reste, la chose a déjà été faite depuis longtemps ; puis notre ambition, à nous, est moindre. Nous nous bornerons donc à une esquisse rapide de l'Athènes gauloise si enviée, si décriée, si calomniée et si peu connue. Peut-être, ce faisant, aurons-nous l'heur de plaire à ceux des lecteurs de *L'AVENIR DU NORD* qui auront la bonne fortune d'aller visiter la capitale à l'occasion de l'exposition universelle de 1900. A la lecture des quelques lignes que nous allons tracer à la hâte dans notre pleine indépendance et bretonnante sincérité, peut-être plus d'un américain reviendra-t-il de l'impression généralement fâcheuse, qu'il s'est plu à garder sur ce grand cerveau de la France qui, comme toute poésie, porte en soi sa justification et son excuse. Il verra, à son grand étonnement, que Paris n'est pas ce capharnaüm de tous les vices et de toutes les ignominies, et que, si gangrène il y a dans certains de ses *etats* Paris le doit certainement aux *detritus exotiques* qui ont pris l'habitude de venir, par milliers, chaque année, écouler sous le manteau de la belle Lutèce le trop-plein de leur purulence tant morale que physique. . . Cela présentera à nos yeux la peu ragoûtante image de Messrs. les pourceaux venant faire, la nuit, leurs petites ordures sur les vicettes, et humant de leurs nauséabonds groins les parfums tendres des printaniers muguets. . .

Au temps de César, l'îlot où s'éleva plus tard Notre Dame portait le nom de *Lutèce* et avait

pour habitants les *Parisii*, dont le nom devint celui de la capitale de la France. L'histoire nous dit que les Parisiens s'acharnèrent longtemps à faire de l'opposition à la domination romaine. Lutèce s'agrandit peu à peu, se développant sur les rives de la Seine, — l'antique *Sequana*. — En 451, sainte Geneviève, native du bourg de Nanterre, réussit à sauver Lutèce des fureurs d'Attila, le puissant roi des Huns. Paris, dont Clovis, premier roi chrétien, avait fait sa capitale, fut dévasté par les Normands et soutint contre eux, en 885, un siège mémorable qui dura treize mois. De notables améliorations eurent lieu sous le règne de Philippe-Auguste.

Victor Hugo nous en a laissé une description superbement vivante dans sa *Notre-Dame de Paris*. Donnons pour quelques instants la parole au Maître :

“ Le Paris d'il y a trois cent cinquante ans, le Paris du quinzième siècle était déjà une ville géante. Nous nous trompons en général, nous autres Parisiens, sur le terrain que nous croyons avoir gagné depuis. Paris, depuis Louis XI, ne s'est pas accru de beaucoup plus d'un tiers. Il a, certes, bien plus perdu en beauté qu'il n'a gagné en grandeur.

“ Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité qui a la forme d'un berceau. La grève de cette île fut sa première enceinte, la Seine, son premier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts, l'un au nord, l'autre au midi, et deux têtes de ponts, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses : le *Grand-Châtelet*, sur la rive droite, le *Petit-Châtelet*, sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau. Alors au-delà du grand, au-delà du petit Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture, il restait encore au siècle dernier quelques vestiges ; aujourd'hui, il n'en reste que le souvenir, et ça et là une tradition, la porte Beaudets ou Beaudoyer, *porta Bayanda*. Peu à peu, le flot des maisons, toujours poussé du cœur de la ville au dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accroissent et haussent leur niveau dans ce bassin comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes ;

elles mettent étages sur étages ; elles montent les unes sur les autres ; elles jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par-dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit ; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par-dessus le mur de Philippe-Auguste et s'éparpillent joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple ; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égoûts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V adonclesortde l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du XV^e siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au seizième, il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville, tant une vieille ville s'épaissit déjà au dehors. Ainsi, dès le quinzième siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles qui, du temps de Julien l'Apostat, étaient pour ainsi dire, en germe dans le grand Châtelet, et dans le petit Châtelet.

“ La puissante ville avait fait craquer successivement ses quatre ceintures de murs, comme un enfant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI, on voyait par places percer dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme les archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.”

Louis XIV enrichit la ville de nombreux embellissements. Louis-Philippe et Napoléon III étendirent encore son enceinte.—En 1814, les Alliés rentrent à Paris ; 1815, les Prussiens et les Anglais l'occupent et permettent au podagre Louis XVIII de débarquer des fourgons de l'ennemi et de réoccuper le trône de ses pères... ; 1856, traité de Paris qui met fin à la

guerre de Crimée ; 1870-1871, siège et occupation de la ville par les Prussiens.

Ajoutons que Paris a actuellement trente milles de tour ; il présente à peu près la forme d'un triangle allongé de l'est à l'ouest. La Seine le coupe en deux parties inégales. Avec le nouveau système de fortifications, Paris est considéré comme imprenable. Sa population atteint le chiffre de 2,500,000 âmes. La Bièvre (ou rivière des *Gobelins*) parcourt la ville au sud-est. Le canal Saint-Martin qui est une continuation de celui de l'Oureq, traverse la partie est. Un aqueduc, qui apporte les eaux de la Dhuis, vient aboutir sur un plateau de la partie orientale, et donne l'alimentation à une foule de fontaines. Un autre aqueduc, qui amène au sud une dérivation de la Vanne, fournit aussi des eaux abondantes.

Il y a dans la capitale : gouvernement militaire, archevêché, cour de Cassation, Institut. Là est aussi le siège du gouvernement et des grands pouvoirs de l'État, le centre du réseau des chemins de fer, des lignes télégraphiques rayonnant sur le territoire français. Nombreux sont les musées d'art, de sciences, d'industrie. Mentionnons les Facultés et Ecoles Supérieures, les riches bibliothèques et archives publiques, Banque de France, Crédit Foncier, etc. Vendredi prochain, nous nous occuperons des rues de la ville que nous visiterons en détail, après avoir préalablement fait connaissance avec ce sosie des sylphes bleus : la Parisienne aux yeux pervenches....

ALPHONSE-LOUIS LALLY

Reproduction interdite.—

Emblème du blanc

Les anciens regardaient la couleur blanche comme un signe de joie ; elle est adoptée pour toutes les solennités joyeuses, pour les fêtes et banquets. A Rome ce ne fut que sous le règne des empereurs que le blanc remplaça le noir pour le deuil. Le blanc est l'emblème de la modestie, de l'innocence et de la bonne foi. Les lettres M. C. P. W. sur une bande noire, laquelle est mise sur une boîte ronde rouge, veulent dire que le contenu de cette boîte est bien le Vin à la Créosote du Dr Ed. Morin, appelé Vin Morin Créso-Phates remède certain pour guérir les maladies pulmonaires et respiratoires.

Les contrastes

Le chaud est l'opposé du froid ; le BAUME RHUMAL est l'ennemi de la bronchite qu'il tue sûrement.

(Suite de la 3e page)

grands d'Espagne reçoivent un châtimeut mérité, nous ne pouvons que sympathiser en même temps avec le peuple qui va porter le poids le plus lourd des fautes, des crimes de ceux qui l'ont dominé dans le passé, et qui le conduisent présentement à l'abattoir.

Les peuples sont comme cet oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres. Nous voudrions que le peuple espagnol se retrempe dans l'épreuve et qu'il comprit enfin qu'il n'a rien à gagner à s'arracher à une régence pour tomber dans les bras d'un autre potentat qui n'a qu'une ambition : régner sur un peuple en deuil, épuisé, sans forces.

Non ! non ! plus de tyrans, plus de maîtres !
Vive la nation espagnole régénérée, rajeunie et souriant à l'avenir !

Vive la République !

Les élections en France

Le résultat des élections du 8 mai, en France, a lieu de nous surprendre.

Nous nous étions imaginé, nous avions espéré que les aveugles partisans de " chose jugée " justement ou non, que les amis d'Esterhazy et les cocos cléricaux, ces anthropophages qui crient sans cesse " Mort aux Juifs ! " et qui rêvent d'en manger au moins un à Noël, nous avions, disons-nous, espéré que tous ces admirateurs de l'antique oubliette et de son contemporain le bûcher humain, resteraient sur le carreau, battus et râlant. Mais va-t-en voir s'ils viennent ! La déconfiture a été pour nous ; un four complet ! Nous n'avons aucune objection à l'avouer : c'est pour nous une cruelle déconvenue.

Après tout, ce peuple français si spirituel, si fantasque, si léger, si inconstant, nous a habitués à ces sortes de surprises. Rappelons-nous Boulanger, acclamé, chanté, choyé, et abandonné dans le malheur par ceux-là mêmes qui l'avaient poussé hors des voies de la légalité. Les Français n'avaient-ils pas aussi acclamé au

plébiscite l'Empire et son chef que le lendemain, au milieu des désastres, ils appelaient si spirituellement ce . . . de Napoléon ?

Donc, rien n'est perdu, et nous continuerons d'espérer que le scrupule de déplaire à l'Allemagne n'arrêtera pas tous les gouvernements qui se succéderont en France sur le point de faire sur l'affaire Dreyfus toute la lumière si énergiquement et si persévéramment demandée par une partie des Français auxquels l'amour de la justice une et indivisible, et la solidarité humaine nous fait un devoir de nous rallier.

Mais ce qui nous a absolument éccœuré, ç'a été d'apprendre le succès de Drumont, le grand prêtre de l'antisémitisme. Cet oiseau de malheur a pu se faire élire — ah ! pas en France, Dieu merci, mais à Alger, la ville où l'on tue, et pille pour deux motifs également honteux et lâches : pour la béate satisfaction prétendue orthodoxe mais diabolique de ruiner et de voir souffrir des infidèles ; et le deuxième, beaucoup plus pratique : pour se procurer de l'étoffe et de l'or au moyen de l'assassinat et du vol.

Voilà les gens qui ont élu Drumont. Tels électeurs, tel député, c'est juste. Au reste, nous publions plus loin quelques détails qui feront connaître aux Américains quelle orientation on voudrait donner à l'esprit public en Europe et notamment en France et en Autriche. Bouchez-vous le nez, par exemple ; c'est une correspondance parue dans le *Figaro* que la *Croix* reproduit pour indiquer, dit-elle, l'exaspération des Algériens.

Pauvres Algériens !

LA GUERRE

On cherche dans tous les départements l'endroit où l'on pourrait trouver une bonne valeur au prix courant. Allez chez J. D. Fournelle, vous y trouverez le plus belle assortiment de chaussures et de chapeaux de la saison, ainsi que des casquettes et des chaussures de cyclistes.

500

paires de chaussures pour être vendues à moitié prix. Hâtez-vous.

Le MENTHOL CORNH SYRUP est employé de préférence à tout autre remède dans les principaux hôpitaux du Canada et des États-Unis.

Hors d'œuvre

M. l'abbé G. Raison n'a pas jugé à propos de relever le défi que nous lui avons lancé la semaine dernière : Démontrer que nous ayions soutenu, à l'égard des droits respectifs de l'Etat et des parents en matière d'éducation, des prétentions opposées à la doctrine de Zigliara sur ce sujet, telle qu'exposée par le savant abbé notre adversaire.

C'est une honteuse reculade ajoutée à toutes les autres.

Ah ! mais c'est qu'il en cuit, parfois, monsieur l'abbé, de se frotter à ces petites gens sincères et honnêtes que certains bons prêtres comme vous appellent si charitablement *creves, sots, manques et demoniaques*.

Au fait, peut-être désirez-vous en finir avec les *monstrueux sophismes* de l'*Avenir* avant de nous donner satisfaction. Dans ce cas, nous vous attendrons encore une semaine.

Vous voyez que nous sommes bon prince !

Dit la *Vérité* :

"C'est manifestement une guerre de conquête que le gouvernement de Washington entreprend. A Cuba, il se contente d'établir un blocus plus ou moins efficace, cherchant à réduire l'île par la famine. Il fait souffrir horriblement les non-combattants dans l'espoir d'amener les combattants à capituler. Employé par l'Oncle Sam, c'est un procédé de guerre légitime ; appliqué par le général Weyler aux insurgés Cubains, c'est une atrocité, une abomination ! Quelle hypocrisie !"

L'hypocrisie n'est pas du côté que l'on pense. Ces quelques lignes nous ont inspiré les réflexions suivantes :

Primo.—Si l'Oncle Sam avait nommé Tardivel amiral de sa flotte, le cher saint homme ne se serait sans doute pas contenté d'assiéger Cuba, procédé aussi lent qu'inefficace : il aurait brusquement ouvert le feu sur les villes et, au lieu de réduire la population par la famine, il l'aurait tout bonnement massacrée. Voilà le procédé orthodoxe par excellence pour en finir

avec les femmes et les enfants en temps de guerre !

Secundo.—Il est bien entendu que les Espagnols vont se faire flanquer une tripotée. C'est étrit. En ce cas, est-il bien permis à Blanco de laisser souffrir horriblement les non combattants qu'il doit protéger et auxquels il va réduire les vivres pour le détestable orgueil de tenir un mois de plus devant les Américains ? La parole est à la Petite Eglise.

Tertio.—Quant au général Weyler il est né deux cents ans trop tard. Sa place toute masquée était aux côtés du cardinal Torquemada

M. G. Raison, c'est la frousse en personne. Allez ! il est bien trop... prudent pour se laisser prendre au piège, Le Moyne de mon cœur !

Au piège ! Comprenez-vous l'horreur ?

Nous applaudissons à la nouvelle loi électorale de M. Fitzpatrick, parce qu'elle consacre le principe que les provinces canadiennes doivent être absolument indépendantes les unes des autres et former des états distincts. Ce n'est pas l'avis du *Star* qui prétend que le Canada est une nation une et indivisible et non une fédération de provinces.

N'en déplaise au grand journal, les provinces ont le droit de nommer au Parlement fédéral les représentants qu'elles choisiront d'après le système qu'elles préfèrent. Et qui donc, après tout, est plus en état de surveiller ses intérêts que les provinces elles-mêmes ? Ce qu'on a regardé jusqu'ici comme un des points faibles de la nouvelle loi, nous le considérons, nous, comme un de ses plus grands mérites.

Et l'opinion que nous exprimons ici est, on le sait, en parfaite concordance avec la doctrine séparatiste que, en notre qualité de Canadien français, nous prisons par-dessus tout.

—M. Albert Dumont, L. C. F. dentiste de Montréal — 234, rue St-Laurent — vient à Saint-Jérôme, au bureau du Dr Henri Prévost, pour exercer sa profession tous les premiers dimanches de chaque mois.

Tante Berthe

5 PAR

G. de Peyrebrune

(Suite)

— M. Daniel Desgranges, annonça Catherine avec quelque solennité.

Un jeune homme entra, hésitant, attendant sans doute qu'on l'invitât à s'avancer.

Mme Desgranges, qui lui avait lancé un rapide coup d'œil par-dessus ses lunettes, se tourna vers lui d'un air fort noble, ma foi, et lui tendit une main que recouvrait prudemment une mitaine noire.

— Approchez, mon neveu, et soyez le bienvenu, lui dit-elle en donnant à sa voix tout ce qu'elle pouvait contenir de notes graves.

Le jeune homme s'avança rapidement et vint prendre cette main sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres. Mais Mme Desgranges qui ne s'attendait pas à cette cérémonie, la retira un peu vivement, et le jeune homme fit un pas en arrière.

— Je vous demande pardon, madame, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, dit-il d'une voix un peu tremblante.

— Eh ! mon neveu, qui vous parle de cela ? fit-elle d'un ton de bonne humeur. Je suis, au contraire, très heureuse de vous voir, et si je puis vous être utile à quelque chose, vous pouvez disposer de moi. Je suis décidée à vous obliger dans la mesure de mes forces. Mais nous reparlerons de cela... Asseyez-vous, mon enfant. Vous venez de faire une perte bien cruelle ; je n'essairai pas de vous consoler, mais je pleurerai avec vous...

— Oh ! madame, votre accueil me touche profondément, répondit Daniel Desgranges. J'espérais peu, je l'avoue, être reçu avec une semblable cordialité.

— Oui, oui, je sais, fit Mme Desgranges, votre père et mon mari était assez mal ensemble ; mais nous ne sommes pas obligés, vous et moi, d'épouser leur querelle, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, protesta le jeune homme en souriant tristement.

— Eh bien donc ! appelez-moi ma tante, si

vous voulez que je crois à vos bonnes dispositions à mon égard.

— Volontiers, ma tante. Je vous dirai donc, sans plus d'hésitation, que mon père, qui craignait sans doute que je ne reçusse la défense de me présenter devant vous, si le temps de vous répondre vous était laissé, me fit promettre à son lit de mort de suivre, dans les vingt-quatre heures, et malgré toute ma répugnance, que je ne lui cachai pas, la lettre que vous avez dû recevoir hier...

— Ce matin, mon neveu.

— Seulement ?

— Nous sommes à la campagne...

— C'est vrai, je n'avais pas prévu cela...

— Et si vous l'aviez prévu, vous auriez retardé votre départ d'un jour ?

— Oui, madame.

— Aviez-vous des affaires à Paris ?

— Hélas ! non, ma triste tâche est remplie.

— Pauvre enfant, pauvre enfant !... soupira Mme Desgranges. Votre père a bien fait de vous envoyer ici : le repos, la solitude, vous apporteront quelque soulagement ; l'air est parfait à Haute-Combe. Vous vous remettrez vite de vos fatigues et nous verrons ensuite à... Mais je vous fais parler comme si vous n'étiez pas à jeun. Excusez-moi ; nous allons nous mettre à table, et nous causerons alors tout à notre aise.

Elle sonna vivement, et Catherine ouvrit non moins vivement la porte en prononçant, de son ton le plus cérémonieux, la phrase sacramentelle :

— Madame est servie.

— Votre bras, mon neveu, fit Mme Desgranges en se levant avec un effort parfaitement simulé. Lui s'empressa à soutenir ses pas chancelants ; et tous les deux, gravement, lentement, s'acheminèrent vers la salle à manger.

* * *

Le soir de ce même jour, après dîner, notre jeune couple était réuni dans le salon. Mme Desgranges, assise dans son grand fauteuil, près d'une table sur laquelle était posée une lampe ornée de son abat-jour, tricotait ou faisait semblant de tricoter, en remuant, avec conviction, les aiguilles d'un grossier travail de laine appartenant à Catherine. Elle avait jugé opportun d'ajouter à sa vieillesse cet indispensable ornement, et malgré les protestations de Catherine, elle s'était emparée de son tricot et fourrageait dans toutes ces mailles avec beaucoup plus de gravité que de talent.

La grosse laine brune roulait sur ses doigts blancs, fins, aux ongles teintés d'un rose vif qui,

depuis un moment, avaient attiré tout particulièrement l'attention de Daniel Desgranges.

Assis non loin d'elle, le coude sur la table et le front dans sa main, le jeune homme regardait cette petite vieille toute perdue dans ses coiffes d'où sortait à peine un petit nez pétri de malice et de gaieté, et une bouche rose qui se pinçait d'une façon fort originale. Elle lui semblait étrange, mais il ne pouvait s'expliquer le genre d'étrangeté qu'il lui trouvait. Enfin il s'arrêta curieusement sur ces mignonnes mains à demi cachées dans leurs mitaines et dont les doigts coquets, aux allures rapides, voltigeaient devant ses yeux.

Pendant qu'il s'absorbait dans cette contemplation, Mme Desgranges l'examinait lui-même pardessus ses lunettes, et s'avouait tout bas que ce beau neveu là lui ferait certainement honneur.

Il avait une mine fière, un front très découvert, le nez droit et long, aux ailes mobiles, la bouche triste, dédaigneuse, un peu trop grande peut-être, mais la lèvre était fine et bien ourlée, sous le fin duvet qui l'encadrait. Il avait une pâleur chaude qui disait un sang ardent. Ses yeux gris-clair, de cette nuance particulière qui prend des tons phosphorescents quand la passion les allume, étaient bien longs et très doux ; cela faisait un contraste charmant avec ses cheveux noirs. Sa taille était moyenne, mais il se tenait un peu voûté, comme ployé sous l'accablement. Du reste, il n'avait nul soin méticuleux de sa personne, nulle coquetterie. Sa chevelure était tout emmêlée par l'habitude qu'il avait d'y plonger ses doigts sans cesse, et il ne songeait jamais à la remettre en ordre qu'après qu'il était sorti le matin de son cabinet de toilette ; cette ébouriffement durait toute la journée. Il semblait être un peu paresseux, passablement rêveur et très amoureux. De qui ? . . . Il avait vingt ans ! . . .

Mme Desgranges, fort occupée à passer cet examen, onblia un instant de remuer ses aiguilles. Daniel leva les yeux sur les siens. Elle sentit son regard comme une flèche et se remit si promptement à l'ouvrage qu'elle cassa sa laine.

— Ma tante, dit Daniel, quel âge, au juste, avez-vous ? Cette question, indiscreète pour une autre, ne me semble pas l'être pour vous.

— Pourquoi, mon neveu ?

— Je ne sais pas, ma tante.

— Ah !

— Je vous ai déplu, ma tante ?

— Non. J'ai cinquante-neuf ans.

— Juste ?

— Juste.

— Ah !

— Pourquoi ce ah ?

— Parce que je vous croyais plus jeune.

— Vous me flattez.

— Pas du tout.

— Et pourquoi me croyiez-vous plus jeune ?

— Je ne sais pas . . . Tenez, vos mains, par exemple ; ah ! ma tante, quels jolis doigts vous avez encore !

— Je me soigne, mon neveu.

— Et vos dents sont aussi fort belles.

— C'est de famille.

— Et votre sourire, est-il de famille aussi ?

La belle veuve se mordit les lèvres, elle n'avait pas songé à cacher cela.

— Oui, oui . . . fit-elle en dodolant de la tête, je suis assez bien conservée. Mais vous saurez mon neveu, qu'on ne fait pas de compliments à une vieille femme.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la croire ou assez sotte pour tenir encore à être louée de cette façon, ou assez folle pour s'imaginer qu'elle mérite ces louanges.

— Mais, ma tante, je n'ai pas eu l'intention de vous faire un compliment. Cependant, nulle considération au monde ne saurait m'empêcher de trouver une chose belle, si elle l'est, et de la dire.

— Nulle considération, dites-vous ? Pas même la crainte de déplaire à une femme sensée ?

— Surtout, pas celle-là, ma tante, car une femme réellement sensée ne se sentira pas plus flattée que froissée d'une simple constatation, d'un hommage même, qui s'adresse bien moins à elle qu'à la beauté dont le hasard l'a pourvue.

— Cependant, lorsqu'on fait à une femme un compliment sur sa beauté, c'est pour lui plaire, évidemment.

— Pas toujours . . . Veut-on plaire à une œuvre d'art, à une statue, à une toile ? . . . Cependant on les exalte . . . C'est bien plutôt un sentiment d'amour-propre qui vous pousse à révéler votre esthétique en détaillant à une femme les remarques que l'on a faites sur tel ou tel de ses charmes. Et je ne vois pas pourquoi une femme se sentirait flattée ou fâchée d'une simple remarque, qui ne lui apprend rien, d'abord, si ce n'est que la personne qui l'a faite a du goût et qu'elle est bien aise d'en donner la preuve.

— L'idée est originale. Alors, pourquoi les femmes se laissent-elles toujours prendre à cette flatterie ?

(A suivre)

LES TROUBLES D'ALGÉRIE

(De la *Croix*, de Paris.)

« *Figaro*, peu suspect d'antisémitisme, donne des détails sur l'exaspération des Algériens. On remarquera d'ailleurs que le correspondant de *Figaro* ne possède pas le calme qu'il souhaite aux antisémites. »

La surexcitation est à son comble, et, symptôme des plus graves, le mouvement habilement entretenu par les agitateurs habituels et rapidement propagés par les missionnaires de la foi antijuive, gagne les campagnes. Jette le désarroi dans les villages, envahit les fermes isolées.

Les colporteurs juifs qui, auparavant, parcouraient les communes environnantes, où ils débitaient paisiblement leur camelote, n'osent plus s'aventurer à travers champs, certains d'entre eux ayant été menacés de mort, maltraités, houspillés.

En ville, le mouvement a pris une tournure à laquelle on ne s'attendait pas. Tandis que l'élément masculin déclarait vouloir réserver toutes ses forces pour la période électorale, l'élément féminin collait, au coin de son bonnet, la cocardé de la révolte et menaçait de prendre d'assaut le palais du gouverneur.

Je ne saurais mieux faire que de rapporter un bout de conversation que j'ai eue avec l'un des principaux fabricants de cigarettes, M. Méliá, qui occupe plus de 200 ouvrières. — Avant les troubles, me dit M. Méliá, j'avais dans la fabrique une quarantaine d'ouvrières israélites et environ 150 Espagnoles. Après les manifestations, la situation des juives devint intenable ; on les injuriait, on cachait leurs vêtements, on dérobait leurs outils. Je crus ramener l'apaisement en congédiant les ouvrières juives et en les remplaçant par autant d'Espagnoles. Je me suis trompé. En effet, après le départ des israélites, les querelles continuèrent, chaque jour plus violentes, souvent dégénérant en pugilats sanglants. La cause ? Max Régis.

Les Carmencita, les Dolorés, les Vincenta, font une active propagande dans les ateliers de Mustapha et d'Alger, et elles ne savent qu'inventer pour être désagréables aux juifs. Non seulement elles n'achètent plus rien chez eux, mais elles dénoncent à leurs journaux préférés les femmes, Françaises ou étrangères, qu'elles

surprennent entrant dans la boutique d'un israélite.

Jeudi, une noce juive sortait de la mairie d'Alger au moment du passage de la délégation féminine qui allait porter au gouverneur les doléances des « Femmes d'Alger de Bab-el-Oued et de Mustapha. »

Alors, avant que la police ait pu intervenir, les manifestants ramassèrent sur la chaussée toutes les ordures qu'ils purent y trouver — et ce n'est pas ce qui manque à Alger ! — et les lancèrent sur la mariée, dont la robe blanche fut souillée, sur les gens de la noce qui, apeurés, durent s'enfuir sur les quais et s'y cacher.

Les enfants ne pouvaient moins faire que de suivre l'exemple fâcheux donné par leurs parents. En sortant des écoles communales, ils se répandent dans les rues, braillant des chansons antijuives, cherchant les petits juifs qu'ils poursuivent et frappent.

Des scènes regrettables se sont produites au lycée d'Alger — où le fils du gouverneur a été mis en quarantaine — et le proviseur a dû menacer d'expulsion les plus turbulents si pareilles scènes se reproduisaient. A l'École d'agriculture de Rouiba, subventionnée par le gouvernement, on a renvoyé un élève israélite, sur la réclamation des autres pensionnaires qui préparaient un *chahut* monstre.

Ajoutez à cela l'attaque en plein Paris, le jour, à coups de pistolet, sur des passants paisibles soupçonnés de professer la religion juive, et vous aurez une idée de la liberté de conscience sous la Troisième. Nous n'inventons rien, voici la nouvelle prise dans la *Croix*, No. du 8 avril 1898 :

Paris. — Contre un juif. — Cet après-midi, à une heure, rue de Grammont, la femme Bhamar Dejuwoske a tiré un coup de revolver sur un juif.

Elle l'a atteint en pleine poitrine.

Que c'est beau la religion bien comprise !

Soins aux malades

Gruau d'Avoine

Préparez un poëlon contenant une chopine d'eau bouillante. Humectez une cuillerée à table comble de gruau avec deux cuillerées à table d'eau froide, ajoutez du sel et agitez le gru-

au dans l'eau bouillante. Laissez-le mijoter (bouillir tranquillement) une heure. On peut assaisonner le gruau avec de la cannelle ou du jus de citron, selon le goût. On le fait aussi au lait à la place de l'eau. S'il est trop épais, on peut l'amincir en ajoutant du lait ensuite.

Gruau de Ble d'Inde

On le fait de la même manière que le gruau d'avoine, mais sans assaisonnement. Tout gruau doit bouillir tranquillement et longtemps pour être bon.

Crème au Riz

Lavez deux cuillerées à table de riz et faites-les bouillir une heure dans une pinte d'eau. Ajoutez du jus de citron ou de "Royal Extract of Lemon" et du sucre. Si le malade n'aime pas les mets sucrés, mettez seulement un peu de sel ou du jus de citron.

Livres, Journaux

Le SAMEDI.—Sommaire du 14 mai 1898 : Frontispice : Lettre d'amour. — Bouquets de pensées. — Emaux et Camées, Le semeur, par Ls Veuillot. — Instantanés, Nuit de mai, par Silvio. — Impressions et Souvenirs, par P. Loti. — Conte arabe, par Mayeur. — Chronique universelle illustrée, par Ls. Perron. — Visites Académiques, par H. Lavedan. — Modes parisiennes (3 grav.). *Supplement*. Fanchon la vicieuse, feuilleton (3 grav.). Haydée, romance. Devinettes, bons mots, poésies, etc., plus de 30 gravures, 5c. le No. 516, rue Craig, Montréal.

La maison Albert Turcotte, de Montréal, a entrepris de populariser dans le public canadien les succès de café-concerts et de beuglants de Paris. Les dernières pièces de la collection sont *La Parisienne fait comme ça*, hommage à la gentille femme française ; paroles de Delatre, musique de Raynal. La musique est imprimée sur beau papier, et un charmant dessin en orne le frontispice. Les autres sont *28 degrés de chaleur*, paroles du même ; *La chanson des matelots*, par Yann Nibor, et les *Amours*

d'Anatole, due à l'intarissable Delormelle. Aussi une douce romance, *Bergeronnette* sur un temps d'allegretto. La romance, 25 cents ; les chansonnettes, 10 cents, chez Archambault, 1686, rue Ste-Catherine, Montréal.

FIERI FACIAS DE TERRIS

Cour de Circuit

District de Terrebonne, }
Sainte-Scholastique, à savoir : } **FRANCOIS-XA-**
No 989. } **VIER PERRIER,**
Demandeur; vs. **JU-**
LES LAPOINTE, Défendeur, savoir :

Un emplacement situé sur la rue Saint-Jean-Baptiste, au village de la paroisse de Saint-Benoit, district de Terrebonne, faisant partie du lot de terre désigné sous le numéro trois cent cinq (305), aux plan et livre de renvoi officiels pour la paroisse de Saint-Benoit, prenant dans la ligne sud du dit lot, contenant quarante-quatre pieds de front sur cent soixante pieds de profondeur, plus ou moins, mesure française; borné en front par la rue Saint-Jean-Baptiste, en profondeur par le terrain de la fabrique (No 311), au nord par le reste du dit lot (305) et du côté sud par le lot (No 304)—avec bâtisses y érigées.

Pour être vendu à la porte de l'église catholique du village de Saint-Benoit, dit district, le PREMIER jour de JUNE prochain, à DIX heures de l'avant-midi.
LAPOINTE & PRÉVOST,

Bureau du Shérif, }
Sainte-Scholastique, 26 avril 1898. } Shérif.

A VENDRE

Une belle propriété de sept arpents de terre en superficie, dont environ cinq arpents en jardin, le reste étant un superbe bocage, sur les bords de la rivière du Nord, avec une magnifique maison couverte en métal et autres bâtisses : le tout situé dans la ville de Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, du côté ouest de la rivière, à peu de distance de l'église, du marché, de la gare du chemin de fer, du collège, etc.

Conditions faciles.
S'adresser au sousigné

P. F. E. PETIT, N. P.
Saint-Jérôme, Co. de Terrebonne.
25-3-98—8 ms.

—A VENDRE.—*Bois debout* (bois franc) sur une étendue de terrain de 54 arpents, à trois milles de Saint-Jérôme.

Conditions : argent comptant. S'adresser chez M. Messero & Cie ou au bureau de l'AVF-NIR DU NORD, Saint-Jérôme.

ÉCHAPPÉ BELLE

Une dame de Wiarton près de la vallée des ténèbres

LA MALADIE DÉBUTA PAR UNE ENFLURE DES GLANDES. ELLE FUT SUIVIE D'UN ABATTEMENT GÉNÉRAL ET D'UNE FAIBLESSE DU CŒUR. D'APRÈS LES MÉDECINS IL N'Y AVAIT PLUS DE GUÉRISON POSSIBLE, ET POURTANT SA SANTÉ EST PARFAITE AUJOURD'HUI.

De l'*Echo*, de Wiarton, Ont. :

Madame Jas. Overand, qui réside à Wiarton, fait l'attestation suivante au sujet d'une cure remarquable opérée par les Pilules Roses du Dr Williams pour les personnes pâles :

"J'ai 30 ans, et je réside à Wiarton depuis six ans. Avant cela, je demeurais à Chesley, avec mon mari, qui est maçon. Il y a environ quatre ans, j'eus une enflure au côté droit du cou, et en six mois elle avait atteint la grosseur d'un œuf de dinde. Je consultai un médecin, et il me la lança, me disant que c'était un simple élargissement des glandes et que tout irait bien après l'opération. Celle-ci me soulagea sur le moment, mais peu de temps après, l'enflure recommença et était pire que la première fois, six mois après. Sur ces entrefaites divers médecins m'avaient donné des ordonnances et j'avais pris des remèdes patentés, mais tout cela n'eut qu'un effet passager.

Il y a trois ans, je partis de Wiarton pour aller rester à Chesley, espérant que le changement d'air ferait du bien à ma santé. Je consultai un médecin de Chesley, espérant que le changement d'air ferait du bien à ma santé. Découragée, je retournai à Wiarton, dans un état bien plus critique qu'avant mon départ, et sous l'impression que j'étais venue mourir chez moi. Avant mon départ de Ches-

ley, j'eus quelquefois des syncopes ; après mon retour, elles étaient plus longues et plus fréquentes. La moindre excitation me fit perdre connaissance. — Ma faiblesse était extrême ; j'avais de la peine à marcher sur le plancher et mon état empirait de jour en jour. Je consultai de nouveau le médecin de l'endroit qui me dit que j'avais des spasmes du cœur, et que je ne vivrais pas plus d'une couple de jours. J'étais au lit lorsqu'une dame de la ville vint me voir, et insista pour me faire prendre les Pilules Roses du Dr Williams. Je croyais cela inutile, mais j'étais portée à essayer tout ce qui promettait du soulagement, et je me décidai à les essayer. Avant d'avoir vidé la seconde boîte, je me sentis mieux, et après la septième boîte, j'étais en état de faire mon propre ouvrage.

J'en continuai l'usage jusqu'à concurrence de quatorze boîtes, et ma guérison a été complète. L'enflure du cou a disparu et j'ai aussi bonne santé que n'importe quelle femme. Je fais cette déclaration de mon propre gré, croyant qu'il est de mon devoir de faire connaître à quoi je dois ma guérison, et je suis prête à faire un affidavit en ce sens."

La condition viciée du sang ou l'état délabré du système nerveux, voilà le secret de la plupart des maladies qui affligent le genre humain en restaurant le sang et en reconstituant les nerfs, les Pilules Roses du Dr Williams frappent à la racine de la maladie ; elles la chassent de l'organisme et rendent au patient la santé et la force.—Dans les cas de paralysie, troubles de l'épine dorsale, ataxie locomotrice, sciaticque, rhumatisme, érysipèle, scrofule, etc., ces Pilules sont supérieures à tout autre traitement.

Elles sont aussi un spécifique pour les troubles qui font de la vie des femmes un fardeau, et elles rendent le teint rose de la santé aux visages pâles.

Défiez-vous des contrefaçons soi-disant "aussi bonnes."

En vente chez tous les marchands, ou envoi par la poste, franc de port, à 50 cts la boîte, ou 6 boîtes pour \$2.50, en s'adressant à la Dr Williams Medicine Co., Brockville, Ont.

Livres, Journaux

LE PASSE-TEMPS. — Sommaire du No 81 : Texte. — Poesie : Timidité par E. Z. Massicotte ; Chronique de quinzaine, par Silvio ; Silhouettes musicales : Le Dr Paul-Émile Prévost, par H. R. ; Choses à dire : Joli mois de mai, par Paul Bilhaud ; Histoires naturelles : Le paon, par Jules Renard ; Théâtre, concerts, etc. ; Mondanités ; Recreation ; Graphologie ; Feuilletton ; SEULE ! (suite) ; LE PORTRAIT DE BERTHE (suite), Musique. — Chant : Ave Maria, par le Dr Paul-Émile Prévost ; Les matelots sont rigolos, créée par Thibaudeau à Montréal ; Piano : The Golfers, par R. Humphreys.

Le *Passé-Temps* est le plus ancien des journaux de musique du Canada et donne huit pages de musique vocale et instrumentale tous les quinze jours. Ce journal est indispensable aux personnes qui veulent apprendre à lire la musique à première vue. Abonnement, avec primes, \$1.50 par année. Un numéro, 5 cents. Adressez : Le *Passé-Temps*, Montréal.

BIBLIOGRAPHIE.—Voltaire, *Madame de Pompadour et quelques arpents de neige*, par Joseph Tassé, Lévis, Pierre-Georges Roy, éditeur, 1898.

Voltaire et Pompadour ! Deux noms sinistres attachés à notre histoire. Plutus et Vénus accouplés ! Deux mauvais génies qui changèrent le cours de nos destinées et détruisirent l'œuvre de François Ier, de Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Colbert.

M. Tassé étudie ces deux tristes personnages surtout dans leurs rapports avec le Canada. On sait que Voltaire est l'auteur de la célèbre phrase : « Vous savez que la France et l'Angleterre sont en guerre pour quelques arpents de neige, vers le Canada, et qu'elle dépense pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. » Madame de Pompadour, elle, en apprenant la chute de Québec, en 1759, s'écria avec joie : « Enfin le roi dormira tranquille ! » Les deux amis n'aimaient donc guère le Canada.

Cette étude remplie de renseignements intéressants forme le quatrième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se procurer *Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige*, en s'adressant à l'éditeur, M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis. Prix : \$0.15

ST-NICOLAS.—19^e année. Sommaire du numéro du 21 avril 1898 : *Jean Tapin*, Cap Danrit ; *L'enfant prodigue*, L. Morin ; *Le Coursier arabe*, C. Norbert ; *Georges simplet*, E. Dupuis ; *Pauvre Ami Pacha*, Léila Hanoum ; *Mon jour*, monologue ; *Concours d'Allemagne* ; *Boîtes aux lettres* ; *Tirelire aux dévies*. Illustration par Paul de Sémant, L. Morin, Buch, Ferdinandus, etc. Envoi franco d'un numéro sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, et chez tous les libraires. Abonnements : six mois 10 fr. ; un an 18 fr.

RECHERCHES HISTORIQUES.—Sommaire de la livraison de mai : Sainte-Anne de Varennes, Mathieu A. Bernard ; les caveaux de la basilique de N.-D. de Québec, N. E. Dionne ; Une ancienne coutume américaine, P. G. R. ; Le pilote Jean Alphonse, Paul

Gaffarel ; Sir L. H. Lafontaine, L. O. David ; Le quatrième voyage de Cartier, Paul de Cazes ; Les deux gouverneurs Head, P. G. R. ; L'exécution de McLane, Aubert de Gaspé ; Où a ou lieu le combat de Dollard, Outaouais ; La presse pédagogique dans la province de Québec, J. B. Clouthier ; les nègres sous le régime français, Philéas Gagnon ; Versailles, Benjamin Sulte ; Le castor symbole canadien, l'abbé H. A. Verreau ; Un missionnaire des Bois-Francs, l'abbé C. F. Baillargeon ; Les frères Récollets, Gustave Ouimet ; Le pain béni, l'abbé Charles Trudelle ; Les fondateurs de cuillers, Napoléon Legendre ; Questions, Bibliothèque canadienne, etc., etc.

LA NOUVELLE REVUE.—Sommaire de la livraison du 15 avril, 1898 : Vasco da Gama, D. Maria Telles da Gama ; Frédéric Hoës, M. A. de Koni ; J. K. Huysmans et son œuvre, Fr. Paulhan ; Sur la route du Klondyke, Mathilde Chau ; Le Soleil des Morts, C. Mauchair ; La jeunesse d'un prêtre académicien, Georges Doublet ; La Marine à la Chambre des Députés, commandant Chassériau ; Le Voyagorin, Gabry ; La Semaine Sainte à la Havane, San Carlos ; La Politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages Courtes : La Quinzaine ;

(Voir dans nos colonnes l'annonce de la *Nouvelle Revue*.)

LA REVUE CANADIENNE.—Le No de mai offre un très grand intérêt. En outre des études de longue haleine de Camille Derouet et de Marie Drouvert on y trouve une charmante chronique d'Edouard Survever et un article parfaitement écrit sur Dominic par Thibaudeau Rinfret.

Prix de l'abonnement voir dans une autre colonne l'annonce de cette magnifique revue canadienne.

LA REVUE DES DEUX-FRANCES.—Les sommaires des derniers numéros de cette nouvelle et magnifique revue prouvent que l'intérêt et la variété n'y font que s'augmenter. Nos lecteurs devraient s'empresser de s'abonner à cette revue si recommandable sous tous les rapports. Voir l'annonce dans une autre colonne.

Peut-être se rappellera-t-on qu'il y a cinq ou six ans une personne sincère et bien intentionnée offrit à la Comédie-Française la mâchoire intégrale de Molière. La Comédie refusa. Elle refusa très poliment, mais elle refusa ; et bien lui en prit, parce qu'il y a, de par le monde, une autre mâchoire de Molière, une mâchoire également au grand complet.

Abondance de bien ne nuit pas, dit la sagesse des nations, qui se trouve ici prise en défaut.

Molière était d'ailleurs prédestiné aux incidents posthumes de ce genre. On avait pieusement placé sur la façade de la maison portant le No 39 de la rue Richelieu une plaque indiquant que le grand auteur comique était mort là le 17 février 1673.

Le comité des inscriptions parisiennes avait protesté à plusieurs reprises et avait fini par se lasser. Il démontrait pièces en mains que l'auteur du "Misanthrope" habitait au moment de sa mort du côté opposé de la rue, au No 40.

Le Courrier des Etats-Unis

SEUL JOURNAL D'AMERIQUE

Publiant des dépêches spéciales de son correspondant de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe de tous les grands journaux de New-York ainsi que les dépêches de la presse associée de toutes les parties du monde.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

Payable invariablement d'avance

	Un An	Six mois	3 mois
Edition Quotidienne (Courrier du Dimanche compris)	\$12 60	\$6 30	\$3 40
Courrier du Dimanche (paraissant le dimanche matin)	2 50	1 50	
Edition Hebdomadaire (paraissant le mardi matin)	5 20	2 60	1 50

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Nous engageons nos correspondants à faire leurs remises par Chèques, Traités, Mandats-Poste (Money-orders), ou Express-Money-Orders à l'ordre de

H. P. Sampers & Co.,

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné,
demeurant à rue
comté province.....
déclare souscrire à un abonnement de.....

A

L'EGALITE

Ci-joint \$..... en mandat, argent ou timbres-poste
pour l'abonnement et la prime. Numéro de la prime désiré :

Date.....

Signature :

COUPON-PRIME

✠ L'Egalite ✠

S. G. LAVIOLETTE

MARCHAND DE

FERRONNERIE, PEINTURES, VERNIS, FAIENCE, POTERIE, &c
 Courroies pour moulins de toutes sortes, scies rondes,
 Coffres-forts, Poèles, Charbon, Horloges, &c.

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE
MONTRES des meilleures Fabriques
à des prix défiant toute compétition

☞ M. Laviolette achète le vieux caoutchouc à raison de \$1 50 les cent livres ☞

S. G. LAVIOLETTE

ST-JEROME

The Merchants Bank of Canada

Bureau chef.....Montreal

CAPITAL PAYE **\$6,000,000**
FONDS de RESERVE **\$3,000,000**

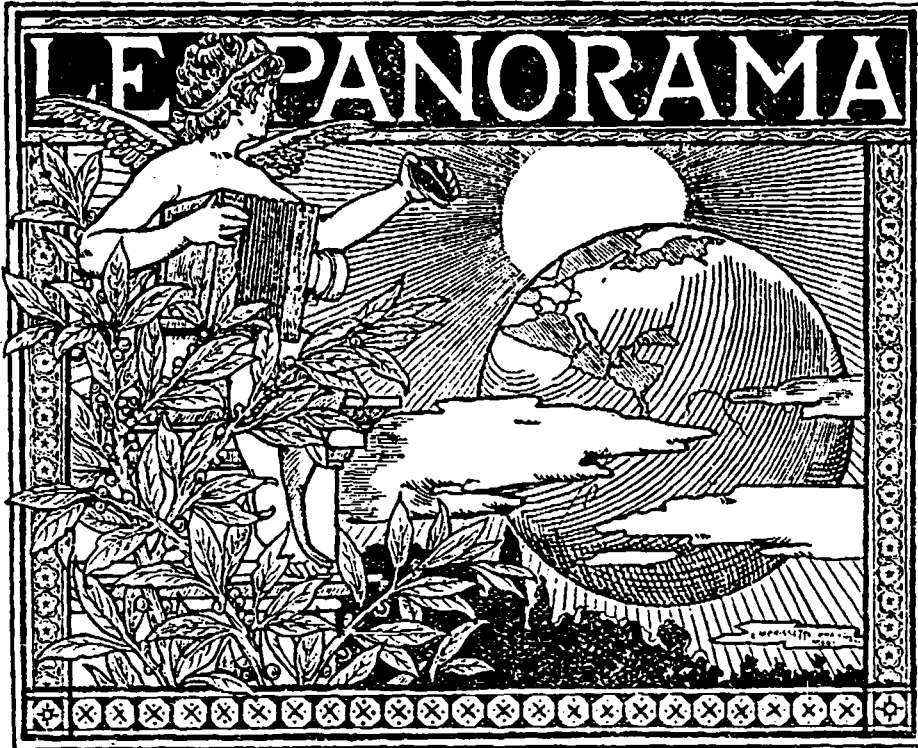
G. HAGUE, Gérant-général.
 THOMAS FYSHE, Gérant général adjoint.
 E. F. HEBDEN, Surintendant les succursales.

SUCCURSALES DANS TOUTES LES CITES ET DANS LES PRINCIPALES VILLES
 DE LA PUISSANCE DU CANADA

Fait toutes sortes de transactions de Banque.
 Change Anglais et Américain acheté et vendu.
 Nous escomptons les billets approuvés des manufacturiers, marchands, commerçants
 cultivateurs.
 Dépôts reçus et intérêts payés au taux courant.
 Lettres de crédit émises payables en Chine, au Japon et dans tous les pays du monde}

A. C. E. DELMEGE, Gerant

Succursale de St-Jérôme



PRIMES

PREMIERE SÉRIE — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

Panorama-Salon de 1897

Le Panorama reproduit les œuvres les plus importantes, — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal ou revue n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et 5 cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie facilement sous enveloppe de la même monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de L'EGALITE, à St-Jerome,